

Analyses d'ouvrages

Tissot S.A. De la santé des gens de lettres. Préface de Christophe Dejours. un vol. 205 p., Alexitère édit. Valergues. 12340., 1991.

Le public cultivé auquel s'adressait Tissot a fait, en son temps, bon accueil à cet ouvrage, écrit en latin, et publié en français, en 1768, la traduction étant de l'auteur lui-même.

Celui-ci mettait en garde son lecteur contre les excès de toutes sortes, commis en l'absence d'exercices physiques, car la sédentarité, selon l'auteur, est toujours un mal, aggravé par la consommation de graisses animales, de vin, de café. Le tabac est un poison. Les nombreux désordres qui affectent les gens de lettres ne tiennent pas seulement à leurs préoccupations, à leurs angoisses, à leur désir de bien faire, mais relèvent aussi, et pour beaucoup, de fautes hygiéno-diététiques.

Ces pages, écrites dans un style qui n'est plus le nôtre, gardent encore leur valeur et restent d'actualité.

A. Cornet.

Brehant J. La mort de Mozart, ou le requiem inachevé. *Presse Médicale.*, 1991, 20, 41, 2077.

Ce rappel très émouvant des derniers jours de Mozart vient au moment où les mélomanes du monde entier commémorent le deuxième centenaire de la mort de ce musicien génial.

On sait que la composition de son propre Requiem lui coûta de terribles efforts, cette œuvre ne fut pas terminée de sa main. Il écrivait alors à Da Ponte, son ami et librettiste, "c'est mon chant funèbre". Une légende, souvent reprise, laisse entendre qu'il reçut plusieurs fois la visite d'un étrange messenger vêtu de gris. Celui-ci rappelait au compositeur ses engagements de terminer le Requiem et lui apportait une partie de la somme convenue pour ses honoraires. Mozart resta dans l'ignorance d'une réalité à vrai dire misérable. L'homme n'était que l'émissaire du Comte Walsegg zu Stuppach. Celui-ci subventionnait Mozart tout en gardant l'incognito. Il dirigea la première exécution de cette œuvre ultime du compositeur, laissant croire qu'il en était l'auteur. C'est à l'élève de Mozart, Sussmayer qui, avec Eybler, termina les parties manquantes du Requiem, que l'on doit la vérité.

A. Cornet.

Moore R.I. - La persécution. Paris, Belles Lettres, 1991, 225 p.

C'est une grande étude historique sur la "persécution, et sa formation en Europe du Xe au XIIIe siècle". L'auteur y retrace les attitudes collectives des sociétés médiévales européennes rejetant et persécutant certaines minorités et certains groupes déviants où on retrouve pêle-mêle les homosexuels, les prostituées, les hérétiques, les juifs, les lépreux, et déjà, les malades mentaux. La thèse de R.I. Moore est intéressante : ces mouvements sociaux persécutoires seraient une des conséquences inévitables de la création des premiers états "modernes". Même si cette thèse reste discutable les informations et documents apportés par l'auteur sont impressionnants.

J. Postel

Misrahi C. - La comtesse de Ségur ou la mère médecin. Suivi du texte de la Comtesse de Ségur "La santé des enfants". Paris, Denoël, 1991, 160 p. "L'espace analytique".

Il y a déjà quelques décennies qu'on a découvert le sado-masochisme de l'auteur des "Malheurs de Sophie" ; et les psychanalystes s'en sont donné à cœur joie pour coucher sur leur divan critique celle qui était ainsi devenue pour eux la "divine" comtesse. Malgré le titre de la collection où il paraît, cet ouvrage heureusement se démarque de cette tendance. Il va nous apprendre ce que nous ne savions guère : la comtesse s'était intéressée à la médecine des enfants avant d'écrire ses fameux romans. Et elle avait publié à compte d'auteur, en 1855, un petit ouvrage intitulé "La santé des enfants" qui ne manque pas d'intérêt sur le plan de l'histoire des idées en pédiatrie et dans la prévention des maladies infantiles, à une date où la médecine des enfants commence à sortir de son empirisme des siècles précédents. C'est un recueil de recettes, et conseils d'hygiène et de prévention, d'une soixantaine de pages, qui reflète bien les idées reçues de son époque, mais avec un côté pratique et rationnel qui a dû séduire ses lecteurs et lectrices. En effet, cinq ans après, il était réédité par Hachette (en 1860), et c'était le début de la longue collaboration de la comtesse avec ce célèbre éditeur populaire qui publiera tous les romans qu'elle va alors écrire pour la fameuse "Bibliothèque rose". Ici, le texte de "La santé des enfants" nous est donc donné au complet. La comtesse nous y apparaît comme une bonne observatrice, sinon clinicienne. Elle nous étonne parfois par la précision de ses descriptions des petits malades et de leurs maladies. Et elle devient même une pionnière de la neuropsych-immunologie lorsqu'elle décrit certaines réactions allergiques aggravées par l'angoisse : "J'ai vu l'urticaire ou ortilière venir subitement à la suite d'une frayeur, d'une douleur vive, etc... ; un de mes plus jeunes fils, en ramassant une balle qui avait roulé sous une commode, fut piqué sous l'ongle par une guêpe ; la douleur fut si vive qu'il manqua de se trouver mal ; quelques instants après il fut couvert de boutons urticaires, qui ne se dissipèrent qu'au bout de trois jours" (p. 128-129). Voilà qui lui vaut le droit d'entrer, par la grande porte, dans l'histoire de la médecine.

F. Bing.

Théodoridès Jean. Histoire de la Biologie. Paris, P.U.F., cinquantenaire de la collection "Que sais-je", réédition du N°1. 1992, 127 p., 17,5 x 11,5.

Un prestigieux anniversaire a été l'heureuse occasion pour les Presses Universitaires de France de rééditer après 50 ans de succès le N°1 de la fameuse collection "Que sais-

je ?". Mais ce qui touchera particulièrement les historiens des sciences et de la médecine est que ce Numéro 1 se trouvait être "L'Histoire de la Biologie", dont le premier auteur, pendant ces années noires de l'occupation, s'appelait Maurice Caullery, l'illustre biologiste, membre de l'Académie des Sciences. "Par la force des choses", il a bien fallu, devant l'importance parfois décisive des nouvelles découvertes, et depuis la mort de Maurice Caullery, faire appel à un autre éminent savant pour remettre au point puis réécrire totalement les cinq éditions et les 36.000 exemplaires de cet ouvrage essentiel, et celui qui mena à bien cette tâche depuis des années et peut maintenant lui-même signer ce "Que sais-je" est notre ami Jean Théodoridès, directeur de Recherche au C.N.R.S., ancien président de la Société Française d'Histoire de la Médecine, membre affilié de la Royal Society of Medicine de Londres.

Ce que contient, dans un si petit nombre de pages, un tel livre est remarquable. Depuis les origines antiques jusqu'au XIXe siècle, toutes les grandes démarches de la naissance des sciences biologiques sont décrites avec précision et clarté. Et si seulement le dernier chapitre concerne le XXe siècle, on y voit figurer toutes les découvertes fondamentales en biologie cellulaire et moléculaire, en embryologie, en génétique, en microbiologie, en virologie, en immunologie. C'est dire l'importance exceptionnelle d'un tel ouvrage accompagné d'une bibliographie exemplaire. Une célèbre émission de télévision en a fait un symbole. Son auteur et son éditeur le méritaient bien.

Michel Valentin

Sournia (Jean-Charles) - *Histoire de la Médecine et des Médecins* - Paris, Larousse, 1992, 592 pages, 700 figures, dont 300 en couleurs, 25 X 33, prix : 750 Francs. et du même auteur : *Histoire de la Médecine* - Paris, La Découverte (1 place Paul Painlevé, 75005), 3581992, 358 pages, index, 22 X 14, prix : 160 Francs.

Après une magnifique édition illustrée publiée par Larousse en grand format et en couleurs, le professeur Jean-Charles Sournia fait paraître, aux éditions de la Découverte, une nouvelle "Histoire de la Médecine". Où doit-on d'abord commencer, tel est le sujet de la première page. On évoque la paléomédecine, ou plutôt les réflexions amenées par les découvertes récentes de la paléopathologie en l'absence de tous textes, on continue les diverses et plus anciennes tentatives d'interprétation de trépanations cicatrisées, "traumatismes accidentels ou blessures délibérées" de sujets néolithiques. Puis viennent les intercesseurs, à la fois devins et médecins, comme encore après des millénaires les forgerons Dogons, les chamans d'Asie, ou les rebouteux de chez nous à l'extrême limite, intermédiaires entre le monde surnaturel et les réalités concrètes. Avec les reliquats écrits des civilisations d'Egypte et de Mésopotamie surgissent les traces d'une vraie médecine, certes encore liée à des étologies divinatoires, mais basée sur des observations cliniques méthodiques, des essais thérapeutiques ingénieux, et aussi une structure sociale, une vaste hiérarchie, une spécialisation des médecins, retrouvées dès les premières dynasties égyptiennes, 3000 ans avant notre ère.

Puis les Grecs fondent "notre médecine". Disciple d'un Esculape mythique et des savants pythagoriciens, Hippocrate écrit à Cos, 400 ans avant Jésus-Christ, soixante ouvrages formant un "Corps" qui va régner pendant deux millénaires. L'éthique du

médecin et son instruction par des maîtres qualifiés, son entraînement à l'interrogatoire et à l'examen des malades, la prudence qu'il doit pratiquer dépassent en intérêt les allusions aux quatre éléments naturels dont la philosophie a disparu.

Dans les siècles qui suivent, c'est cette médecine grecque qui passera à Rome où, le premier, Celse, au début de notre ère, inaugurerà le latin comme langue médicale, dans un livre encyclopédique où il montre qu'il était bien "le Cicéron de la Médecine", pathologiste et thérapeute, avant Dioscoride et sa "Matière médicale", médecin militaire et pharmacologue, 150 ans avant Galien qui les éclipe tous à tort peut-être et pour plus de 1600 ans, à travers Byzance, Alexandrie, la conquête arabe, le Moyen Age et la Renaissance. L'auteur nous décrit, dans une série de chapitres, j'allais dire de fresques, l'histoire médicale mêlée aux événements qui firent l'Occident et l'Orient méditerranéen, à l'ombre de la Croix chrétienne, de l'Islam et de l'ancienne Loi juive, également confrontés avec le problème de la souffrance des malades au regard de la religion.

En même temps, et pendant des siècles sinon des millénaires, en Chine, en Inde, aux Amériques, d'autres médecines font leur chemin, tandis qu'après 1492, surtout les remèdes comme aussi, hélas, les germes s'échangent entre peuples conquérants et peuples conquis.

Puis voici les anatomistes de la Renaissance, les précurseurs de la découverte de la circulation magnifiquement démontrée par Harvey en 1628 "au siècle du raisonnement", celui qui verra naître le microscope de Leeuwenhoek et décrire le follicule de De Graaf. Tout se continue par la médecine des "Lumières", de la variolisation à la vaccination, de Morgagni à Auenbrugger, de Haller et Stahl à Bichat et à Pinel... Et surgit dès le XIXe siècle la médecine actuelle avec la révolution anatomo-clinique, la méthode expérimentale, Pasteur et la bactériologie, la radiologie de Röntgen, la biochimie. Et les conséquences immenses que sous-entendent ces nouvelles connaissances sont elles aussi d'un poids singulier, la chimie biologique conduit à l'anesthésie qui fera faire, avec l'antisepsie et l'asepsie issues de la bactériologie, un bond prodigieux à la chirurgie. La radiologie s'étendra à ce qu'on appelle maintenant l'imagerie médicale qui transforme toute la médecine. De la biochimie et de la bactériologie, issus de loin des observations et découvertes de Lady Montagu et de Jenner, naîtront sérums et vaccins, puis l'antibiothérapie. Enfin l'immunologie, la biochimie moléculaire, la génétique, les greffes et les transplantations, la corticothérapie, et combien d'autres disciplines ou découvertes justifient bien ce que Sournia appelle "l'explosion des savoirs et des techniques" de ces cinquante dernières années dont il décrit les jalons principaux dans ses cent dernières pages.

De multiples tableaux synoptiques, généralement en fin de chapitre, éclairent ce livre sobre et cependant très riche, qui peut être en particulier infiniment utile aux médecins, aux chercheurs, et aussi aux étudiants, trop sevrés, hélas, il faut le dire encore, de la culture historique et générale dont ils ont besoin.

Michel Valentin